POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 16 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
4 — 13 — — soir, Express.
7 — 11 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
7 — 55 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
5 — 47 — — soir, Omnibus.
9 — 59 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^e, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

Dans le *Moniteur* :

D'après les nouvelles reçues d'Algérie et qui sont datées du 4 juin, plusieurs engagements ont eu lieu sur différents points.

Le 3, le marabout Si-el-Azeray est venu attaquer le colonel Lapasset à Guelt-Bouزيد; il a été vigoureusement repoussé, et s'est retiré laissant une vingtaine de morts sur le terrain.

Le général Rose est arrivé le 3 juin à Zamorah sans tirer un coup de fusil. Le 4, il devait se porter à Darben-Abdallah et se mettre en rapport avec le général Martineau à Aïn-el-Krina, chez les Ouled-Ameur.

Le général Liébert, campé le 4 juin à Aïn-el-Hadjeur, a reçu l'ordre de se porter sur Aïn-Touhna pour châtier les Beni-Tiguis et empêcher l'insurrection de s'étendre à l'est de l'Ouarensenis.

La province de Constantine reste toujours calme, grâce aux mesures prises par le général Desvaux.

On lit dans une correspondance de l'*Union de l'Ouest* :

Je ne sais si je vous ai déjà parlé d'une grosse affaire qui se débat en ce moment à Mexico devant le conseil de guerre siégeant dans cette ville, et qui passionne à un haut degré les esprits. Il s'agit du colonel Jose Sanchez Facio, ancien chef d'état-major de Marquez, prévenu de faux. M. Ortéga, frère du général de ce nom, et avocat distingué de Mexico, a

plaidé avec beaucoup de talent l'incompétence d'un conseil de guerre français dans une pré-vention qui concernait un officier supérieur mexicain. Son discours a été traduit en français, publié en brochure et tiré à un nombre considérable d'exemplaires. J'ai sous les yeux un de ces exemplaires, assez rares en France, d'où j'extrai le passage suivant :

« Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien peser les graves conséquences qu'entraînerait la déclaration de votre compétence. Quand la question de compétence ne se complique pas d'une question de nationalité, elle n'entraîne, en règle générale, ni l'altération de la pénalité, ni une modification complète de la procédure. Et néanmoins, les lois, les jurisconsultes, les hommes mêmes les moins éclairés s'accordent à reconnaître que les questions de compétence sont les plus graves, les plus délicates et les plus épineuses qu'on puisse soumettre aux tribunaux. C'est un fait aujourd'hui acquis à l'histoire qu'une erreur en pareille matière coûta la vie à l'illustre maréchal Ney. Eh bien ! si, dans tous les cas, les questions de juridiction sont si graves, l'importance de la cause que je plaide devant vous s'accroît de celles de toutes les questions politiques et internationales qu'a soulevées, non-seulement dans nos pays, mais en France et dans le monde entier, l'affaire du Mexique. Il s'agit en réalité de l'indépendance et de la nationalité du peuple mexicain !

Si vous reconnaissez votre incompétence, vos amis se réjouiront ; si vous déclarez votre compétence, vos ennemis savent ceux

qui pousseront des cris d'allégresse. Voyez, disent-ils, le Mexique devenu une colonie française, une nouvelle Algérie en Amérique ; voyez comme on traite les Mexicains, non pas ceux qui, à Puebla, ont fait feu sur l'armée française, ceux qui ont salué et reçu avec transport le drapeau de la France. Il ne sont pas traités comme des amis et des alliés, mais comme des vaincus envers lesquels on peut tout oser, de par les lois de la guerre ! »

Nous apprendrons, à l'arrivée du prochain paquebot, quelle aura été la décision du conseil de guerre. Je répète que cette affaire causait à Mexico une émotion générale ; mais il n'y avait qu'une voix pour rendre hommage à l'impartialité du président du conseil, colonel Courtois d'Hurbal.

RÉSUMÉ DES TRAVAUX DU SÉNAT.

Le Sénat a clos ses séances le mercredi 1^{er} juin.

Voici le résumé succinct de ses travaux pendant le cours de cette longue session, composée de 45 séances générales et de 135 réunions de commissions.

La discussion de l'Adresse à S. M. l'Empereur a exigé 6 séances consécutives.

Dans les 197 lois votées au Corps-Législatif et présentées au Sénat, aucune disposition n'étant contraire à la Constitution, le Sénat a déclaré ne pas s'opposer à leur promulgation.

Le Sénat a également examiné les pétitions qui lui sont journellement adressées en vertu de l'article 45 de la Constitution, et a été appelé à statuer sur 949 pétitions.

139 pétitions avaient leurs rapports préparés dès la session précédente ; le temps avait manqué pour les lire.

810 pétitions portant 21,015 signatures ont été inscrites au rôle général de 1864, et confiées à l'examen de sept commissions mensuelles.

608 de ces pétitions étaient individuelles et 202 collectives ;

532 d'intérêt général et 278 d'intérêt particulier.

Jusqu'à ce moment, sur ces 949 pétitions, 757 ont été l'objet d'un rapport fait en séance générale.

131 ont été renvoyées aux ministres compétents ;

22 déposées au bureau des renseignements ; 19 écartés par la question préalable.

La majeure partie de celles-ci prétendaient démontrer l'inconstitutionnalité de certains actes du gouvernement, tels qu'avertissements ou suspensions de journaux, mises à la retraite de fonctionnaires, promulgations de décrets divers, élections de députés dont les pouvoirs avaient déjà été vérifiés par le Corps-Législatif, etc.

585 pétitions ont été écartées par l'ordre du jour, soit en raison du caractère peu sérieux ou irrévérencieux de ces écrits, soit en raison de l'impossibilité de faire droit à des réclamations basées sur des griefs dont le Sénat ne peut connaître, soit enfin parce que rien dans la pétition ne permettait de constater l'identité du pétitionnaire.

Il est bon de faire observer à ce sujet qu'une pétition calomnieuse ayant été adressée au Sénat, l'auteur, qui s'était servi de la main d'un

FEUILLETON.

10

OTTO GARTNER

(Suite.)

Noblot courut au-devant de la jeune fille, et l'amena bien vite pour que j'entendisse ses exclamations de joie et de surprise. Sans perdre de temps, il fallut donner une première leçon. Mlle Laurence s'assit à côté de moi, Noblot me flanqua d'un autre côté, Claire et Angèle nous faisaient face. Ma charmante écolière voulut lire, et me pria de la reprendre sans pitié. Afin que Noblot pût suivre la lecture malgré sa petite taille, le livre fut placé devant moi ; lorsqu'un mot difficile se présentait, Laurence se penchait de mon côté pour voir de plus près. J'étais si ému que ma voix tremblait, j'y voyais à peine. Heureusement, la gaieté générale couvrit mon trouble, on ne s'en aperçut point. Les sœurs du borgne faisaient à chaque instant des efforts que faisait Laurence pour articuler convenablement les rudes consonnes de ma langue paternelle ; parfois nous éclatons tous ensemble ; nul divertissement n'eût valu celui-là. Cependant à la fin, Noblot, prenant la chose

plus au sérieux, se plaignit qu'en une heure de temps nous n'eussions lu que douze lignes.

— Je ne rirai plus jamais, dit Laurence d'un petit air résolu.

Mais il se présentait justement un mot hérissé de diphthongues ; elle l'étudia des yeux, puis voulut l'enlever d'un seul coup ; ce fut, dans sa bouche, une suite de sons bizarres, si incohérents, si étrangement disparates que le fou-rire nous reprit. Oncques nous ne pûmes ensuite continuer. Noblot leva la séance, en proclamant l'habileté du professeur et les heureuses dispositions des élèves ; personne n'avait dormi.

Dans le jardin, Mlle Laurence revint à la charge : c'était si amusant ! il lui prenait fantaisie de savoir le nom allemand de chaque brin d'herbe. Je n'étais pas botaniste pour le savoir. Mon crédit baissa peut-être de ce côté, mais en revanche, on me témoignait tant de gaieté et de confiance, on me traitait avec une familiarité si cordiale, que je n'eusse pas échangé mon titre momentané pour une chaire d'hébreu ou de syriaque en la première université du monde.

Enfin, il faut se séparer, quoi qu'il en coûte ; c'est le train de la vie et l'apprentissage quotidien de la séparation finale : on n'y songe guère à vingt

ans. Le soir, en retournant à Ancenis, mon âme était profondément agitée : bonheur et malheur luttaient en moi. Hélas ! il n'y avait plus à s'y méprendre, j'aimais éperdument, et sans espoir ! La voix lointaine de la sagesse me conseillait de fuir au plus vite ; mais c'était comme un écho perdu. Il y a des pentes fatales sur lesquelles on ne s'arrête pas.

J'attendis les dimanches suivants avec une impatience dont rien ne saurait donner idée. Par un heureux hasard, Mlle Laurence ne manqua pas une seule fois de venir à la Saulaie. Les leçons d'allemand avaient pris le pas sur toute autre partie. On péchait bien encore, on devisait dans le jardin, on suivait les longues allées de saules sur le bord des prairies, mais ce n'était plus qu'à titre d'intermède : la science l'emportait. Cependant, chose extraordinaire, les manières de Laurence à mon égard changeaient de jour en jour. Au commencement elle n'avait avec moi ni gêne ni embarras ; si, distrait un moment pendant la lecture d'allemand, mes yeux ne pouvaient ensuite retrouver le point où nous en étions, elle me prenait la main en riant et posait mon doigt sur le mot cherché ; parfois, négligeant les formules de cérémonie, elle m'appelait le savant Otto, comme elle disait le bon Joseph en parlant de

Noblot. A la pêche ou à la promenade, son bras venait s'accrocher au mien, puis elle me chargeait de son ombrelle ou de son chapeau : Noblot avait part aux mêmes faveurs accordées avec une simplicité adorable. Au demeurant, qu'avait-elle à craindre d'amis qui la respectaient jusqu'à la superstition ?

Nos relations en étaient donc à ce point de douce intimité, lorsque je les vis se modifier peu à peu : on me retira successivement tous les avantages que j'avais jusque-là partagés avec Noblot. Si Mlle Laurence avait quelques petits services à demander, elle s'adressait à Noblot ; si une plaisanterie à faire, à Noblot ; si un mot gracieux à dire, à Noblot. Je ne sentis plus sa main s'appuyer sur mon bras à l'improviste ; quand je le lui offrais, elle acceptait timidement ; nous faisons cinquante pas avant de trouver un mot à nous dire ; sa voix tremblait autant que la mienne. Deux ou trois fois le nom d'Otto tout court lui échappa, elle se reprenait en rougissant. Lui avais-je donc déplu ? je ne le voyais pas à d'autres marques ; mais, en définitive, toute familiarité avait disparu entre nous.

L'âge et l'expérience ne m'ayant rien appris du cœur humain et de ce qui en trahit les secrets mouvements, je demeurais consterné.

enfant pour y apposer une fausse signature, a été découvert et condamné à une amende et à un emprisonnement. Quant aux pétitions sur lesquelles il n'a pas encore été statué, elles se divisent en deux catégories. Pour les unes, les rapports sont préparés et leurs conclusions adoptées par les commissions. Le temps a manqué pour lire ces rapports en séance générale. Pour les autres, les recherches qu'elles ont exigées n'ont pu être terminées assez tôt pour qu'un rapport pût être prêt avant la fin de la session. Elles prendront rang en tête du rôle de la session prochaine.

OBSÈQUES DU MARÉCHAL DUC DE MALAKOFF.

L'Empereur, voulant honorer les services glorieux rendus à la France par le maréchal Pélessier, duc de Malakoff, et ayant décidé qu'il serait inhumé à l'hôtel des Invalides le 9 juin, le service funèbre a eu lieu jeudi à midi.

A onze heures et demie les troupes commandées pour rendre les honneurs sont venues prendre position, savoir : une brigade d'infanterie de la garde, deux escadrons avec l'état-major et la musique, un bataillon de la garde de Paris avec un demi-escadron, une compagnie des sapeurs-pompiers de la ville, une brigade de la 3^e division d'infanterie (général de Marguena), une brigade formée par les 27^e et 72^e de ligne (général Metman), deux escadrons du 2^e de chasseurs à cheval avec le colonel, l'étendard et la musique, 2 batteries du 9^e d'artillerie.

Ces troupes, placées sous le commandement supérieur de S. Exc. le maréchal Magnan, ayant sous ses ordres directs le général de division Soumain, commandant la place de Paris, se sont massées en colonne serrée sur l'esplanade des Invalides, des deux côtés de la grille.

A l'intérieur de l'hôtel, les hommes valides des divisions actives réunis, ayant à leur tête leurs chefs de division et précédés d'un piquet armé de lances, se formaient en double haie depuis la grande grille jusqu'au péristyle de l'église; les canonnières étaient à leurs pièces, qui ne devaient pas faire feu, la batterie triomphale des Invalides ne tirant que pour des princes des maisons souveraines.

L'intérieur de l'église était disposé comme cela a lieu habituellement pour ces sortes de cérémonies funèbres. Elle était tendue complètement, ainsi que la façade extérieure et le devant de la grande entrée de la cour d'honneur.

Des écussons aux armes du défunt et douze noms des actions de guerre auxquelles le maréchal avait pris part alternaient avec son chiffre, le tout entouré de drapeaux français et surmonté des drapeaux enlevés à l'ennemi par nos soldats.

Les noms des victoires étaient : Morée 1828, Alger 1850, Tagdempt 1841, Ouled-Mulah 1841, Chélif 1842, l'Isly 1846, Laghouat 1852,

Mamelon-Vert, Tractir, Malakoff et Sébastopol 1855.

Chacun des corps de la garnison de Paris avait envoyé une députation composée d'un officier supérieur, d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un sous-lieutenant.

Le chœur de l'église était occupé par S. Exc. le gouverneur des Invalides, son état-major et par les personnages chargés de représenter l'Empereur et les membres de la famille impériale, placés à gauche du maître-autel; par le clergé, placé en face et à droite, à la tête duquel étaient venus prendre place : S. G. M^{gr} l'archevêque de Paris, grand-aumônier de l'Empereur, et ses vicaires, ainsi que M^{gr} Maret, évêque de Sura, ami du défunt.

En avant du catafalque, sur la droite, l'avant-chœur avait été réservé pour les ministres, les députations des grands corps de l'Etat et la députation de l'Algérie; à gauche, pour les maréchaux, amiraux, officiers généraux des armées de terre et de mer et leurs aides-de-camp.

En arrière du catafalque avaient pris place à droite les députations civiles, à gauche les députations militaires.

En avant du catafalque étaient les membres de la famille du défunt.

Le général Pélessier, de l'artillerie de marine, venu d'Alger avec le maréchal, frère du duc de Malakoff et conduisant le deuil; le marquis de Valera, frère de M^{me} la maréchale, le docteur Constant, beau-frère du maréchal, M. Emile Pélessier, lieutenant au 2^e tirailleurs algériens, neveu du maréchal, M. Caicedo, neveu de la maréchale.

M. Langenhäusen, neveu par alliance du maréchal, puis les aides-de-camp, le colonel Renson, le commandant Duval, le capitaine Petit, de l'état-major, le capitaine Blancard, de l'artillerie, son officier d'ordonnance, et le capitaine de frégate Lombard, commandant le *Christophe Colomb*.

Les coins du poêle étaient tenus par LL. E. Exc. le maréchal comte Vaillant, grand maréchal du palais, ministre de la maison de l'Empereur, représentant l'armée; le comte Walewski, représentant le conseil privé; le général marquis d'Hautpoul, grand référendaire, représentant le Sénat; le conseiller d'Etat, directeur général des affaires civiles, Mercier Lacombe, président de la députation de l'Algérie, représentant notre colonie.

Seize sous-officiers, choisis parmi les militaires invalides et les corps de la garde et de la ligne, entouraient le catafalque.

Les bas-côtés de l'église, garnis de banquettes, et les tribunes hautes, avaient été réservés pour les amis du maréchal et pour les invités. A côté des tribunes du gouverneur de l'hôtel, on avait disposé de deux tribunes spécialement destinées à sa famille et à celle du défunt.

A midi précis, une salve de treize coups de

canon annonça le commencement de la cérémonie. La levée du corps avait été faite à onze heures par le clergé de l'hôtel, en présence des aides-de-camp du duc de Malakoff, et le cercueil tiré de l'avant-caveau des gouverneurs avait été placé sous le catafalque.

L'office divin ayant été dit par l'abbé Largentier, curé des Invalides, assisté de son clergé et de plusieurs ecclésiastiques étrangers, l'absoute fut faite par Sa Grandeur M^{gr} l'archevêque de Paris. Puis le corps fut placé sur un char richement décoré, attelé de six chevaux caparaçonnés, pour être porté à la grille de l'hôtel.

Précédé du peloton invalide serré, escorté par les sous-officiers formant la garde d'honneur, suivi par la famille, la maison militaire et les personnes qui avaient assisté à la cérémonie funèbre, le corps de l'illustre défunt vint recevoir les derniers honneurs militaires.

Une salve de treize coups de canon, tirée du quai des Invalides par une demi-batterie, avait annoncé le commencement du service; une autre salve annonça le commencement du défilé. Les troupes passèrent devant le char, le maréchal Magnan, le général Soumain et leur état-major en tête. L'infanterie était en colonne, par division; la cavalerie, par escadron; l'artillerie, par demi-batterie. Les officiers, les drapeaux et étendards saluaient.

Après le défilé, le char a repris le chemin de l'église; le cercueil a été descendu dans le caveau des gouverneurs, les dernières prières ont été dites, l'eau bénite jetée, puis le corps du défunt a été glissé dans le colombarin qui lui est destiné, au-dessus du maréchal d'Ornano, à gauche de l'amiral Hamelin.

Nous avons remarqué à cette triste cérémonie, parmi les personnes marquantes :

Tous les ministres présents à Paris, LL. E. Exc. MM. Rouber, Drouyn de Lhuys, Randon, Duruy; les sénateurs Casa-Bianca, de Persigny, comte de Palikao, comte de Larue; les maréchaux duc de Magenta et comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély; vice-amiral Tréhouart.

Le corps diplomatique était représenté par les ambassadeurs ou les ministres de presque toutes les puissances.

Le comte de Flahaut grand chancelier de la Légion d'Honneur; le général Mellinet, commandant les gardes nationales de la Seine, et son état-major; Charron, ancien gouverneur-général de l'Algérie; les généraux Castelnau et Vauban de Genlis, aides-de-camp de l'Empereur.

Sa Majesté s'était fait représenter par S. Exc. le duc de Bassano et par le général Fleury, premier écuyer; le prince Napoléon par le colonel de Franconièrre, premier aide-de-camp, et le comte de Rainneval, chambellan; la princesse Mathilde par le général Bougenel, son chevalier d'honneur.

Nous avons remarqué encore M^{gr} Coque-

reau, les généraux de division Urich et de Wimpffen, Jamin, et presque tous les autres généraux et chefs de corps de l'armée de Paris. (Pays).

EXÉCUTION DE COUTY DE LA POMMERAIS.

On établissait dans la nuit du 8 au 9, à 11 heures 1/2, les premières charpentes de l'échafaud sur la place de la Roquette. Dès ce moment, la foule a commencé à s'amoncèler autour du cercle tracé par le détachement de cavalerie chargé de protéger les abords de l'instrument sinistre.

C'est jeudi vers cinq heures, que le condamné a reçu le suprême avertissement. Il est resté alors pendant quelques instants seul avec le digne prêtre dont les exhortations avaient consolé ses derniers jours.

A six heures et quelques minutes la justice des hommes était satisfaite.

Une multitude innombrable encombra à ce moment la place et les rues adjacentes. La plus grande partie de cette foule a dû complètement perdre le funèbre spectacle.

A partir du moment où sa dernière espérance lui fut enlevée, le condamné n'a plus parlé! Il ne répondait que par des signes de tête aux paroles de consolation et d'encouragement que le ministre de Dieu lui adressait à voix basse.

Au moment où la chevelure était coupée l'aumônier, sur la demande du patient, a recueilli une mèche de ses cheveux.

Le condamné a marché dès lors au devant de son supplice d'un pas aussi ferme que le lui permettaient ses entraves, sans autre marque de faiblesse qu'une grande pâleur et l'inclinaison de sa tête qu'il laissait retomber sur l'épaule droite.

Arrivé au seuil de la prison, à quelques pas en dehors, il a, de lui-même, embrassé le prêtre. Au même instant, l'exécuteur des hautes-œuvres enlevait le paletot qu'on avait jeté en écharpe sur les épaules du condamné, en le soutenant sous le bras l'aidait à gravir les degrés de l'échafaud.

Entre leur arrivée sur la plate forme et la disparition du corps, il ne s'est pas écoulé cinq secondes.

La foule, profondément impressionnée, s'est aussitôt retirée en silence.

Pour les articles non signés : P. GODER.

Nouvelles Diverses.

Le *Moniteur* annonce que MM. les professeurs du Collège de France sont convoqués le dimanche 12 juin 1864, pour la présentation de deux candidats à la chaire de grammaire et de philologie comparées.

— Le *Journal des Villes et Campagnes* a reçu un deuxième avertissement.

— Le *Siècle* a reçu du ministère de l'intérieur le communiqué suivant :

Cependant, lorsque, retiré dans ma petite chambre de la rue Saint-Pierre, je me prenais à réfléchir, les causes de mon chagrin m'apparaissaient quelquefois sous leur véritable jour. « Ne suis-je pas fou? me disais-je; quelle peut être l'issue de tout cela? Ai-je une espérance? l'ombre d'une espérance? Cette jeune fille est belle, riche, et elle en aime un autre! Allons, allons, il est temps de chasser ce rêve insensé. Je ne dois plus la revoir! je quitterai le bureau s'il est nécessaire. En attendant, tâchons de lutter : dimanche, je n'irai point à la Saulaie. »

Cette résolution prise, restait à l'exécuter. D'un terme à l'autre une longue semaine devait s'écouler. J'eus chaque jour de nouveaux assauts à soutenir contre moi-même. Mon cœur enfantait mille sophismes; ma raison les combattait : à la fin celle-ci l'emporta.

Le dimanche, vers midi, au lieu de prendre la route de la Saulaie, je suivis en sortant de la ville une direction diamétralement opposée.

« Surtout, me disais-je, ne tournons pas la tête. » Un bâton à la main, marchant à pas désespérés, je comptais faire dix lieues, douze lieues, quinze lieues, s'il se pouvait; pauvre remède encore aux émotions qui me déchiraient l'âme!

Par l'événement, je ne fis ni douze lieues, ni quinze lieues. Il y avait une heure environ que j'avais quitté Ancenis, j'allais devant moi, ne songeant à rien, si ce n'est... à la Saulaie! lorsque le bruit d'une vive altercation vint à mes oreilles : une grande haie m'interceptant la vue, je hâtai le pas : il m'avait semblé reconnaître la voix de M. Gustave Moraud. A la première brèche de la haie, gravissant la crête du fossé qui bordait la route, j'aperçus à quelque distance deux paysans qui tenaient un chasseur au collet et le malmenaient fort. C'était bien effectivement M. Gustave, et il jouait là le mauvais rôle. A deux portées de fusil plus loin, son chien poussait avec rage un troupeau de moutons à travers les récoltes : de là sans doute le sujet de la querelle. Je ne m'arrêtai point à le rechercher, du reste; prenant ma course vers les paysans, je fus près d'eux en trois minutes.

— Holà! hé! vous autres, leur criai-je de loin, voulez-vous me faire le plaisir de mettre bas les mains?

— Oui da! me répondit l'un d'eux, êtes-vous le garde champêtre? il s'a donc ben changé depuis hier.

— Les amis, si vous avez à vous plaindre de quel-

que dommage, il vous sera largement payé; mais lâchez prise d'abord, vous vous faites une mauvaise affaire.

— Passez votre chemin, je n'avons que faire des donneux de conseils.

— Ah! m'écriai-je, vous avez l'oreille dure. Nous allons voir.

Comme j'arrivais le bâton haut, l'un des paysans crut plus prudent de reculer. Gustave, se voyant moins serré, fit un effort et parvint à échapper à son dernier adversaire, en laissant entre ses mains les trois quarts de sa cravate.

L'affaire changeait de face, nous étions désormais deux contre deux : à la vérité, le pauvre Gustave, essoufflé, chancelant, ne pouvait en ce moment compter pour un champion bien redoutable; mais les gaillards, vainqueurs jusque-là, me considéraient avec un certain respect; peut-être partageaient-ils l'avis des gens de Chalounes qui disaient que je n'étais point un *gas manqué*. Dans tous les cas, ils se consultaient des yeux avant de commencer la lutte.

— Voyons, dit le plus résolu en montrant les lambeaux de la cravate de Gustave, ça me payera-t-y mon dommage?

— Votre dommage? répondis-je, où ça? — Dame! ouvrez l'z yeux, si vous v'lez, c'est-y les chens et les moutons qui binent le blé dans vot' pays?

— Bon, combien vous est-il dû?

— Ma fine, dit le paysan en se grattant la tête, une pièce de dix-huit francs, en bonne monnaie marquée, c'est pas trop, m'est avis.

— Avez-vous de l'argent? dis-je à Gustave.

— Quinze francs seulement.

— Ils s'en contenteront.

Gustave jeta les trois pièces de cent sous. Pendant que notre interlocuteur ramassait l'argent, l'autre voulut lancer une pierre au chien de Gustave qui revenait au galop.

— Doucement, l'ami! lui criai-je, le dommage est payé, laissez le chien maintenant.

— Des chens comme ça, j'ens avons assez d'en voir un par an.

— Allons donc, si tous ceux que vous voyez vous rapportaient autant que celui-là...

— J'en élèverions, reprit le premier. Et à c't'heure, monsieur le juge, et vous le chasseur, si vous sortiez de mon blé?

— Partez les premiers.

« Dans son numéro du 6 juin 1864, le journal le *Siècle* rapporte le fait suivant :

« ... A la foire de Valence, par exemple, on a vu, nous écrit-on, M. le sous-préfet de Moissac, entouré de tous les maires du canton; du juge de paix, du commissaire de police, des gardes champêtres et des gendarmes, s'avancer, ayant à son bras le membre sortant du conseil général et faire arrêter le cortège au milieu de la place pour présenter au public le candidat que le gouvernement désire voir rentrer dans ses fonctions : « Prouvez, s'est-il écrié, par cette réélection, votre dévouement à l'Empereur Napoléon III et à son gouvernement ! » M. le sous-préfet de Moissac risque fort d'en être pour ses frais de promenade et d'éloquence : les électeurs nommeront probablement M. Xavier Moulereq, ex-maire de Valence, sans croire pour cela renverser le gouvernement. »

« Ce récit est, de la première ligne à la dernière, absolument contraire à la vérité.

« M. le sous-préfet de Moissac n'est point allé à Valence un jour de foire; il ne s'est pas promené dans la ville avec le cortège dont l'entoure le *Siècle*, et par conséquent il n'est point vrai qu'il ait prononcé en public aucunes paroles, ni qu'il se soit arrêté sur la place pour tenir les propos qui lui sont attribués. »

— On a calculé qu'un homme parle, terme moyen, trois heures par jour, soit cent mots à la minute, dix-neuf pages in-8° à l'heure, cinquante-deux volumes par an. Ce calcul ne s'applique ni aux femmes ni aux avocats qui dépassent généralement la moyenne.

— Un homme, pour se plaindre de ce traitement injurieux que l'on reçoit par derrière, de la botte d'un malintentionné, emploie généralement une phrase brève, énergique et bien sentie, ne dépassant pas ainsi la moyenne des mots dont parle la statistique.

« Eh bien! un avocat, plaidant en police correctionnelle, exprimait la même idée par ce déluge de paroles :

« Messieurs, nous venons vous demander justice de l'outrage le plus sanglant.

« Nous avons été frappé... où ?

« Si nous étions poète, nous vous apprendrions que nous avons été foudroyé sur la double cime; si nous étions géographe, nous nous plaindrions d'avoir été blessé à la mappemonde; si nous étions philosophe, nous vous démontrerions que nous avons été assailli à *posteriori*; si nous étions joueur, nous affirmerions qu'on nous a donné un atout sur l'as de pique; si nous étions bibliophile, nous vous ferions voir que nous avons été endommagé *in verso*; si nous étions numismate, nous vous prouverions qu'on nous a maltraité sur le revers de la médaille; si nous étions général, nous établirions que nous avons été attaqué vers l'arrière-garde; si nous étions architecte, nous vous expliquerions que nous avons été dé-

gradé à l'opposé de la façade; si nous étions carrossier, nous constaterions que nous avons reçu un choc sur l'arrière-train; si nous étions charcutier, nous ferions l'aveu que nous avons reçu un horizon dans le gras double; si nous étions armurier, nous attesterions que nous avons été atteint dans la région de la culasse.

« Mais nous ne sommes qu'un bon bourgeois sans prétention et sans rhétorique : nous vous dirons donc tout simplement que nous avons reçu un coup de pied dans la dix-septième lettre de l'alphabet.

Chronique Locale.

La circulaire suivante vient d'être adressée aux préfets par le ministre de l'intérieur : Paris, juin 1864.

Monsieur le préfet,

Une circulaire en date du 8 juillet 1862 contient l'instruction suivante : « Les bulletins de vote délivrés avec les cartes électorales doivent porter cette suscription : *Conseil général, Conseil d'arrondissement*, de telle sorte que, si un bulletin du conseil général a été mis par erreur dans la boîte du conseil d'arrondissement, et *vice versa*, le bureau puisse la restituer à la boîte qui devait le contenir.

« Le papier des bulletins sera blanc et sans signes extérieurs. » (Décret du 2 février 1852, art. 21.)

Quelques-uns de vos collègues ont pensé que la mention : « Conseil général, conseil d'arrondissement, » pouvait être placée au dos du bulletin : c'est une erreur. Le respect dû au secret du vote exige que les bulletins ne portent aucun signe extérieur de quelque nature qu'il soit.

D'un autre côté, la jurisprudence du conseil d'Etat a considéré comme irrégulier le reversement d'une urne dans l'autre des bulletins déposés dans celle qui n'était pas destinée à les recevoir.

Un décret rendu au contentieux le 5 juin 1862 a annulé les bulletins ainsi restitués et, par suite, les opérations électorales elles-mêmes; ce décret est motivé dans les termes suivants :

« Considérant que, lorsqu'il est procédé simultanément dans un canton à l'élection d'un membre du conseil général et d'un membre du conseil d'arrondissement, l'attribution au candidat pour le conseil général des bulletins portant son nom, qui sont trouvés dans l'urne destinée à recevoir les votes pour le conseil d'arrondissement, peut avoir pour effet de favoriser les fraudes en comptant au même candidat deux votes émanés du même électeur. »

Plusieurs décrets postérieurs, notamment ceux des 19 juin 1862, 2 septembre 1862, 8 janvier 1863 et 19 juin 1863, ont consacré

cette jurisprudence.

En conséquence, vous voudrez bien donner les instructions nécessaires pour qu'aucune mention ne soit portée au dos des bulletins, pour que le dépouillement de chaque scrutin soit fait séparément et pour qu'aucun des bulletins trouvés dans une des urnes ne soit réuni aux bulletins trouvés dans l'autre.

Recevez, Monsieur le préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le ministre de l'intérieur,
BOUDET.

Une exposition d'horticulture, d'objets d'art et d'industrie horticole, aura lieu à Cholet les 17, 18 et 19 juin.

Seront admis à cette Exposition, les produits des horticulteurs et amateurs des départements de la Vendée, des Deux-Sèvres, de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire.

Ceux qui voudront y prendre part, sont priés d'en faire la déclaration avant le 15 juin, au président ou au secrétaire, et, sur la demande affranchie, le programme des concours leur sera adressé *franco*.

Les récompenses consisteront en médailles de vermeil, d'argent et de bronze, en prix en argent et mentions honorables.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :

La semaine dernière, vers les onze heures et demie du soir, une bande de 76 bœufs gras, appartenant au sieur Damy (Auguste) et C^e, marchand de bœufs à Chemillé (Maine-et-Loire), s'introduisit tranquillement sur le pont pour se rendre à la gare du chemin de fer de Chalonnais; mais lorsque la tête de la colonne arrive sur la dernière travée du pont, les bœufs s'effraient, se portent en avant et, à ce moment, 12 poutrelles du pont se rompent, une voie d'environ 15 mètres de longueur sur toute la largeur du pont s'ouvre et une trentaine de bœufs sont précipités dans la Loire, où il y avait environ deux mètres de profondeur. La plus grande partie de ces animaux se sont retirés sains et saufs à la nage, excepté un qui a péri et quatre qui ont eu des membres cassés. La perte pour le pont, qui n'est point assuré, peut s'élever à la somme de 500 fr. et celle pour les bœufs à 1,000 fr. environ, qui ne sont également point assurés. Le passage du pont, qui fait partie de la route impériale n° 161 bis, ne pourra être rétabli pour les piétons que dans quatre jours, et celui des voitures dans six jours.

Saint Médard aime à promener la terreur chez les populations agricoles.

C'est bien le saint le plus atrabilaire qu'on puisse trouver; il ne se plaît qu'au spectacle des larmes.

Aujourd'hui, 8 juin, la pluie n'était pas utile; les blés et les vignes en fleurs s'en seraient bien passés.

Ah! saint Médard, « grand pleurard, » comme disaient nos pères, qu'avez-vous donc qui vous afflige tant là-haut pour pleurer ainsi à jour fixe?

Faites donc changer votre proverbe, qui nous glace de terreur.

S'il pleut le jour de Saint-Médard,
Il pleut quarante jours plus tard.

Au commencement du mois d'avril, il n'était bruit dans l'Indre-et-Loire que d'apparitions qui se renouvelaient au fond d'une cave à Orville, commune de Villantroys, et les curieux d'abonder de tous les pays. Tout se réduit à ceci : D'une cave où l'on loge en ce moment du vin, on communique assez difficilement à une autre qui donne elle-même accès à une espèce de souterrain où se trouve un autel en pierre. Cet autel a dû être édifié dans les temps de persécution. Mais à quelle époque? On l'ignore. Des médailles trouvées dans la première cave, ce sont des deniers angevins portant le nom de Foulques II, dit le Bon, qui vivait de 938 à 958, on y lit : *Fulco comes*, et au revers de la médaille *Urbs andegavis*; un denier manseau de Herbert I^{er} dit *Evella-Chien*, qui vivait de 995 à 1010, avec ces mots : *Signum Dei vivi et comes Cenomanis*; et enfin un denier abbatial de Saint-Martin, de Tours, que s'appropriait plus tard Philippe-Auguste, quand il établit la monnaie au type tournois *Turonus civis*.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

Le *Moniteur* annonce que la conférence de Londres a prolongé l'armistice d'une quinzaine.

Le *Moniteur* publie le bilan de la Banque.

Il y a augmentation de 52 millions sur le numéraire et diminution de 106 millions sur le portefeuille.

LONDRES. — La situation monétaire est moins bonne.

Lord Russell constate que les Danois ont proposé les premiers une prolongation de l'armistice; les Allemands l'ont d'abord rejetée, puis acceptée.

Hambourg, 9 juin. — La nouvelle batterie, établie par les Prussiens à Frédéricksort, a tiré quatre coups de canon sur un bâtiment suédois : deux à poudre et deux à boulet. Le bâtiment suédois n'a pas été atteint.

L'empereur et l'impératrice de Russie sont partis avant hier de Saint-Petersbourg pour venir en Allemagne. Leurs Majestés sont attendues très-prochainement à Darmstadt, où elles resteront deux jours incognito. Le prince Gortschakoff partira vendredi pour les rejoindre.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Ils firent même de résister un instant; mais la vue de mon bâton les offusquait. Gustave s'était remis, le chien pouvait au besoin faire une diversion utile. On réfléchit à moins. Estimant, d'ailleurs, en gens sensés, que l'honneur est toujours du côté des écus gagnés, ils nous cédèrent le champ de bataille.

— A présent, dit Gustave lorsque nous fûmes seuls, mon fusil, qu'en ont-ils fait?

— Votre fusil! vous ne l'avez pas?

— Mais non, ces lâches cauvilles me sont tombés sur le dos sans que je m'y attendisse; mon fusil m'a échappé des mains, je n'y voyais plus. Les misérables! ils avaient envie, je crois, de m'étrangler.

— Tout cela pour un chien! Il a là un vilain défaut, votre chien : moi je le corrigerais.

— Sans doute, mais ce n'est pas son habitude. Voici ce qui est arrivé : je suivais à troisième remise une compagnie de perdrix, j'étais sûr de faire coup double, elles étaient fatiguées au dernier point, des bartavelles, tout ce qu'il y a de plus gros, quelle chance! Oui, comptez-y! A peine étais-je entré dans le champ, brrrrr! les voilà qui partent dans toutes les directions avant que je fusse à portée : un troupeau de stupides moutons venait d'arriver, poussé par je ne sais quelle panique. Ma foi! je n'y ai pas tenu :

« Après le mouton! Fédor, après! après! » Ah! il les a menés un train! fallait voir. J'en rirais encore sans ces infâmes rustauds.

— Oui, mais le blé!

— Bah! le blé! est-ce qu'ils ne comptent pas là-dessus en prenant ferme?

La conversation en demeura là, je n'étais pas de force à tenir tête à un homme si parfaitement affranchi de tout préjugé. Cependant le fusil ne se retrouvait pas. Nous parcourûmes vainement en tous sens le terrain de la lutte, il n'y avait trace de fusil. A la fin, l'idée me prit de sonder avec mon bâton un hallier d'ajonc.

— Le voilà! m'écriai-je.

— Pourtant, dit Gustave, ce n'est pas la route que nous avons suivie.

— Précisément, il a été lancé de loin, car les canons sont pleins de terre.

— Ainsi ces brigands songeaient à me voler par-dessus le marché.

— C'était une manière de s'assurer des dommages-intérêts.

— Ma foi, ils ont déjà bien assez : vous avez été un peu prompt, il faut l'avouer, à souscrire à leur demande.

— Dame! aviez-vous envie de recommencer?

— Non... Enfin, n'en parlons plus.

Désormais n'ayant que faire dans le champ de blé, nous regagnâmes la route. Le beau Gustave jetait sur sa toilette un regard désespéré : plus de cravate, un pan d'habit déchiré, des boutons qui pendaient çà et là à quelque lambeau d'étoffe, une chemise souillée de boue.

— Jamais, murmura-t-il en soupirant, je ne rentrerai à Ancenis en pareil état.

Et ses yeux me demandaient en même temps un nouveau service.

— Qu'à cela ne tienne, lui répondis-je! attendez-moi ici, je vais aller vous chercher de quoi changer.

— Ma foi, ça me fera plaisir, à vous dire franchement.

— C'est bien; mais où trouverai-je votre garde-robe?

— Vous avez raison, j'oubliais. Tenez, voilà la clef de mon appartement, rue des Bancs. Vous trouverez-là ce qu'il me faut.

Deux heures après j'étais de retour. Gustave se ajusta, fit un paquet de ses habits déchirés, puis me quitta sans beaucoup de cérémonies.

« Le garçon, pensai-je, a une reconnaissance assez

légère, je n'y tiens pas d'ailleurs; ce n'est pas pour deux mercis au lieu d'un que je l'ai tiré d'affaire. »

Et pourquoi me serais-je plaint? Cette petite aventure avait fait à mes chagrins une salutaire diversion. Quand il y a bénéfice, doit-on se montrer si exigeant?

Maintenant le soleil baissait à l'horizon, plus n'était dans ma tête de courir comme un daim blessé; j'errai au hasard dans la campagne, et le soir, en rentrant chez moi, j'avais recouvré un calme relatif.

(La suite au prochain numéro.)

— Un journal raconte l'anecdote suivante :

Une vieille femme accusait un jeune drôle, qu'elle avait épousé, d'avoir tenté de l'empoisonner à l'aide d'allumettes chimiques jetées dans sa soupe.

— Le fait est faux, s'écria l'accusé, et je somme l'autorité de déclarer immédiatement mon innocence. Elle en a les moyens.

— Comment?

— Qu'on fasse faire tout de suite l'autopsie de ma femme, et l'on verra!

CHONS

ANNONCES LEGALES.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1863, savoir :
 Pour l'arrondissement de Saumur, dans l'Echo Saumurois ou le Courrier de Saumur.

Etude de M^e CHEDEAU, avoué à Saumur.

D'un jugement rendu par le Tribunal civil de Saumur, le douze mai dernier, enregistré ;

IL APPERT :

Que la dame Marie Cochin, épouse de Pierre Pichot, journalier à Saumur, elle demeurant à Vernantes, « agissant sous le bénéfice de l'assistance judiciaire, en vertu d'une décision du bureau de Saumur, » en date du vingt-trois août dernier ;

A été déclaré séparée de corps et de biens d'avec son mari.

Dressé par l'avoué soussigné, à Saumur, le dix juin mil huit cent soixante-quatre. (273) CHEDEAU.

Etude de M^e BEAUREPAIRE, avoué à Saumur, rue Cendrière, n° 8.

PURGE LÉGALE

Suivant exploit de Laporte, huissier à Saumur, en date du huit juin mil huit cent soixante-quatre, enregistré ;

Et à la requête de M. Léon-Henri Mayaud, propriétaire, demeurant à Saumur, pour lequel domicile est élu en l'étude de M^e Beaurepaire, avoué près le Tribunal civil de première instance de Saumur, demeurant dite ville, rue Cendrière, numéro huit ;

Notification a été faite :

1° A M. le Procureur impérial près le Tribunal civil de première instance de Saumur, au parquet dudit Tribunal ;

2° A M^{me} Marie-Noémie Guitteau, épouse de M. André-Victor Morin, négociant, demeurant à Saumur, rue de la Petite-Bilange ;

3° A M. André-Victor Morin, négociant, demeurant à Saumur, rue de la Petite-Bilange, pour la validité de la notification faite à son épouse ;

De l'expédition d'un acte dressé au greffe du Tribunal civil de première instance de Saumur, le quatre juin dernier, enregistré, constatant le dépôt fait au greffe, ledit jour, de la copie collationnée d'un acte passé devant M^e Touchaleaume et son collègue, notaires à Saumur, le dix-huit avril mil huit cent soixante-quatre, enregistré et transcrit, contenant vente, par : 1° M^{me} Françoise Ruelle, propriétaire, veuve de M. André Morin, demeurant à Saumur, quai de Limoges ;

2° M. André-Victor Morin, négociant, et M^{me} Marie-Noémie Guitteau, son épouse qu'il autorise, demeurant ensemble à Saumur, rue de la Petite-Bilange ;

3° M^{me} Andrina Morin, propriétaire, veuve de M. André-Adolphe Rambaud, officier de cavalerie, ladite dame demeurant à Saumur, quai de Limoges ;

A M. Léon-Henri Mayaud, propriétaire, demeurant à Saumur.

D'un terrain, propre à bâtir, situé à Saumur, quai de Limoges et rue de Fenet, contenant environ deux mille huit cent quarante-trois mètres soixante-dix centimètres, joignant au levant M. Charlemagne Dupuis, au midi la rue de Fenet, au couchant M. Ricordeau et au nord le quai de Limoges, ou mieux la route impériale de Saumur à Limoges, porté au plan cadastral de la commune de Saumur, section H, sous les numéros 1196, 1197, 1198, 1199, 1200, 1201 et 1202 ; moins un petit emplacement de forme carrée, ayant un mètre trente-trois centimètres sur chaque face, situé dans le coin sud-est de ce terrain, vendu à M. Urbain Hubert, patenôtrier, et à dame Angé-

lique Chaillou, sa femme, demeurant à Saumur, rue de Fenet, suivant contrat passé devant M^e Chasle et son collègue, notaires à Saumur, les quatre et onze novembre mil huit cent cinquante-deux ;

Moyennant le prix principal de douze mille francs, en sus des charges ;

Avec déclaration que cette notification leur était faite, conformément à l'article 2194 du Code Napoléon, pour qu'ils aient à prendre telle inscription d'hypothèque légale qu'ils aviseraient, dans le délai de deux mois, et que, faute par eux de se mettre en règle dans ce délai, l'immeuble dont il s'agit serait et demeurerait définitivement purgé et libéré, entre les mains de M. Léon-Henri Mayaud, sus-nommé, de toutes hypothèques de cette nature ;

Avec déclaration à M. le Procureur impérial que les anciens propriétaires de cet immeuble étaient, indépendamment des vendeurs : 1° M. André Morin père, en son vivant propriétaire à Saumur ; 2° la ville de Saumur ; 3° l'Etat ; et que tous ceux du chef desquels il pourrait être pris des inscriptions d'hypothèque légale, n'étant pas connus de M. Mayaud, il ferait publier la présente notification dans un journal judiciaire, conformément à l'avis du conseil d'Etat du neuf mai mil huit cent sept.

Pour extrait dressé par l'avoué-licencié soussigné.

Saumur, le neuf juin mil huit cent soixante-quatre. (274) BEAUREPAIRE.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Pour cause de départ.

Le lundi 13 juin 1864, à midi, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M^e Plé, commissaire-priseur, chez M. Biot, marchand revendeur, rue St-Nicolas (maison Rousseau), à la vente publique aux enchères de quantité d'objets mobiliers.

Il sera vendu :

Lits en écajou et en noyer, armoires, commodes, fauteuils Voltaire, chaises garnies et autres, couettes, matelas, traversins, oreillers, couvre-pieds, linge, bureau, glaces, tables rondes, tables de nuit, couronnes, gravures, bouteilles et dames-jeannes vides et autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

GRANDE

VENTE DE MEUBLES

Le mercredi 15 juin 1864, à midi, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri Plé, commissaire-priseur, place de l'Arche-Dorée (maison Dupays), à la vente aux enchères d'objets mobiliers à M. et M^{me} Le Peltier, propriétaires.

Il sera vendu :

Une très-grande quantité d'objets, tels que : fauteuils garnis en velours, indiennes et tapisseries, divans, lits de repos, secrétaire et commode en bois de rose marquetés, tables de toilette, deux grandes tables de salle à manger et leurs rallonges, tables à ouvrage, guéridons, lits, tables, commodes, un billard et ses accessoires, flambeaux, lampes, objets de cuivrierie, malles de voyages, etc., etc.

On paiera comptant plus 5 p. 0/0.

A CÉDER

Pour cause de décès,

Une très-bonne CHARGE D'HUISSIER, dans le département de Saône-et-Loire.

Mise à prix..... 6.500 fr.

S'adresser à M. CORMERY, rue Verte, Saumur. (277)

Etudes de M^e LAUMONIER et LEROUX, notaires à Saumur.

ADJUDICATION

SUR LICITATION, Entre majeurs, avec admission d'étrangers.

Le jeudi 30 juin 1864, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e LAUMONIER et LEROUX, notaires, et en l'étude de M^e LAUMONIER, l'un d'eux,

D'UNE MAISON

Située à Saumur,

Formant l'angle de la rue du Temple et de la rue Traversière, dépendant de la succession de M^{me} veuve Du Baut.

On peut traiter à l'amiable avant le jour fixé pour l'adjudication.

S'adresser, pour visiter la maison, à M^e LAUMONIER ; pour traiter et pour tous renseignements, à M^e LAUMONIER et LEROUX. (263)

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE

A L'AMIABLE,

1° UNE MAISON, jardin, vastes caves, ancienne chapelle, situés à Saumur, rue de la Basse-Ile.

2° UNE MAISON, magasin et servitudes, situés à Saumur, rue de l'Abrevoir.

S'adresser, pour visiter ces immeubles et pour traiter, à M^{me} veuve PIERRE, à Nantilly, ou à M^e CLOUARD, notaire. (265)

Etude de M^e EMILE LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

A L'AMIABLE,

Une propriété, nommée

LA GILBERDERIE,

Située communes de Chenetulle-Tuffeaux et St-Hilaire-St-Florent, consistant en bâtiments d'habitation, servitudes et 3 hectares 28 ares de terre et vigne.

S'adresser, pour traiter, à MM. TEMPIER, de Villemolle et de Bagneux, ou à M^e LEROUX. (244)

Etude de M^e TOUCHALEAUME, notaire à Saumur.

A VENDRE

UNE MAISON ET UN JARDIN

Sis à Saumur, quartier des Ponts, rue des Saulais, n° 10.

S'adresser à M^{me} ALLAIN, propriétaire rue des Payens, ou à M^e TOUCHALEAUME, notaire. (209)

A VENDRE

UNE PETITE MAISON

AVEC JARDIN,

Situés sur le bas chemin de Chacé.

Le tout d'une contenance de 8 ares. Le jardin, parfaitement affrui, jouit d'une vue magnifique sur l'Hippodrome.

S'adresser à M. CHARRON, propriétaire du bateau à laver, situé au Port-Cigogne, au bout du pont.

A VENDRE

POUR CAUSE D'UN PROCHAIN DÉPART, UNE MAISON

AVEC COUR ET JARDIN,

Située place de Nantilly, vis-à-vis de l'église,

Composée : au rez-de-chaussée, d'un vestibule, salon, salle à manger, office, cuisine, et serre-bois, le tout de plein-pied.

L'escalier au fond du vestibule. Au premier, trois chambres à feu, avec cabinets et antichambres ; jolie mansarde et grenier régnant sur le tout.

Deux caves voutées sous la maison ; dans la cour un hangar et les lieux d'aisances.

Deux entrées, une par la cour, l'autre par le jardin.

S'adresser à M^{me} veuve HERBAULT, qui occupe ladite maison. (214)

Etude de M^e EMILE LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

Ensemble ou en détail,

Au gré des acquéreurs,

LA PROPRIÉTÉ

Dite LE PRIEURÉ,

Située commune de Chacé, appartenant à M. FERRANT.

Cette propriété se compose : d'une maison d'habitation et servitudes, 75 ares environ de vigne, 2 hectares de terre et 80 ares environ de pré ; le tout dans un seul tenant.

Toutes facilités seront accordées pour les paiements.

Pour visiter la propriété et pour traiter, s'adresser à M. CHASLE, greffier, rue des Payens, 14, à Saumur, chargé de la vente. (279)

A VENDRE

La première Herbe de la prairie d'Offard.

S'adresser, sur les lieux, à M. TOUPELIN DE LA DOILLÈRE. (261)

TROIS MAISONS A VENDRE

Rue de Bordeaux. S'adresser à M. VINSONNEAU. (582)

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

En totalité ou par parties.

UNE MAISON

Avec Jardin, Bassin

et Piece d'eau,

Située place du Chemin-de-Fer.

PORTIONS DE MAISON

AVEC REMISE,

Sans communautés,

Situées Grande-Rue-Saint-Nicolas,

n° 31.

S'adresser à M. BARRABANT, pro-

priétaire. (212)

BAINS DE MER

DES

SABLES-D'OLONNE

OUVERTURE DU CASINO

Le 1^{er} Juillet 1864.

COFFRETS RÉFRACTAIRES

ET INCOMBUSTIBLES,

Nouveau système BAUCHE, de Gueux (Marne),

Pour la sûreté des papiers précieux,

Tels qu'actions, obligations, valeurs et bijoux. Ces Coffrets résistent aux plus violents incendies.

En dépôt chez JAVAUD, libraire, rue Saint-Jean, à Saumur.

Prix : de 28 à 50 francs. (278)

Maladie de la Vigne.

POUDRE ANTI-OÏDIQUE

De A. BAUDRIMONT et H. LE MAT.

Plus active que le soufre, n'exposant pas dans son emploi aux mêmes dangers, et revenant à moitié meilleur marché, elle agit par toutes les températures, fortifie la vigne et améliore la qualité du vin, auquel elle contribue à donner une saveur franche, pure et exempte de tout mauvais goût.

Les résultats en sont attestés par plus de 200 propriétaires de la Gironde, parmi lesquels S. Em. le cardinal-archevêque de Bordeaux.

Agents à Saumur, pour tout le département, MM. SALOMON et BENARD, rue Beaurepaire. (162)

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 9 JUIN.			BOURSE DU 10 JUIN.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	66 80	» 05	» »	66 90	» 10	» »
4 1/2 pour cent 1852.	93 30	» »	» 10	93 55	» 25	» »
Obligations du Trésor.	445 »	» »	» »	445 »	» »	» »
Banque de France.	3375 »	15 »	» »	3380 »	5 »	» »
Crédit Foncier (estamp.).	1350 »	» »	» »	1250 »	» »	» »
Crédit Foncier, nouveau.	1220 »	20 »	» »	1210 »	» »	10 »
Crédit Agricole.	770 »	5 »	» »	766 25	» »	3 75
Crédit industriel.	755 »	» »	10 »	760 »	5 »	» »
Crédit Mobilier.	1132 50	» »	2 50	1132 50	» »	» »
Comptoir d'esc. de Paris.	830 »	» »	6 25	825 »	» »	5 »
Orléans (estampillé).	875 »	3 75	» »	865 »	» »	10 »
Orléans, nouveau.	780 »	» »	» »	778 75	» »	1 25
Nord (actions anciennes).	992 50	» »	» »	992 50	» »	» »
Est.	463 75	» »	1 25	462 50	» »	1 25
Paris-Lyon-Méditerranée.	873 75	8 75	» »	867 50	» »	6 25
Lyon nouveau.	875 »	10 »	» »	870 »	» »	5 »
Midi.	653 75	1 25	» »	652 50	» »	1 25
Ouest.	501 25	» »	» »	500 »	» »	1 25
C ^e Parisienne du Gaz.	1586 25	1 25	» »	1582 50	» »	3 75
Canal de Suez.	461 25	1 25	» »	466 25	5 »	» »
Transatlantiques.	580 »	2 50	» »	575 »	» »	5 »
Emprunt italien 5 0/0.	70 20	» »	» »	70 35	» 15	» »
Autrichiens.	403 75	3 75	» »	407 50	3 75	» »
Sud-Autrich.-Lombards.	537 50	2 50	» »	535 »	» »	2 50
Victor-Emmanuel.	370 »	» »	» »	368 75	» »	1 25
Russes.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Romains.	347 50	1 25	» »	343 75	» »	3 75
Crédit Mobilier Espagnol.	638 75	2 50	» »	635 »	» »	3 75
Saragoisse.	577 50	2 50	» »	577 50	» »	» »
Séville-Xérès-Séville.	410 »	» »	2 50	410 »	» »	» »
Portugais.	305 »	» »	5 »	307 50	2 50	» »

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord.	306 25	» »	» »	306 25	» »	» »
Orléans.	297 50	» »	» »	297 50	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	296 25	» »	» »	296 25	» »	» »
Ouest.	293 75	» »	» »	293 75	» »	» »
Midi.	292 50	» »	» »	292 50	» »	» »
Est.	287 50	» »	» »	287 50	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.